

MICHEL NOËL

LA LIGNE DE TRAPPE

A
T
O
U
T

Plus de
18 000
exemplaires
vendus

Extrait de la compilation

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Noël, Michel, 1944-

La Ligne de trappe
(Collection Atout; 21. Aventure)
Éd. originale : c1998
Pour les jeunes de 11 ans et plus.
ISBN 978-2-89647-003-7

1. Titre. II. Collection : Atout ; 21. III. Collection : Atout. Aventure.

PS8577.O356L53 2007 jC843'.54 C2007-940569-X
PS9577.O356L53 2007

Les Éditions Hurtubise bénéficient du soutien financier des
institutions suivantes pour leurs activités d'édition:

- Conseil des Arts du Canada;
- Gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide
au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ);
- Société de développement des entreprises culturelles du Québec
(SODEC);
- Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de
crédit d'impôt pour l'édition de livres.

Conception graphique: fig. communication graphique
Illustration de la couverture: Joanne Ouellet

Copyright © 1998
Éditions Hurtubise inc.

ISBN 978-2-89647-003-7

Dépôt légal / 2^e trimestre 2007
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives du Canada

Diffusion-distribution au Canada :
Distribution HMH
1815, avenue De Lorimier
Montréal (Québec) H2K 3W6
Téléphone : 514-523-1523
Télécopieur : 514-523-9969
www.distributionhnh.com

Diffusion-distribution en France :
Librairie du Québec / DNM
30, rue Gay-Lussac
75005 Paris FRANCE
www.librairieduquebec.fr



La Loi sur le droit d'auteur interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée — le « photocopillage » — s'est généralisée, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer par des professionnels est menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, par quelque procédé que ce soit, du présent ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'Éditeur.

Imprimé au Canada
www.editionshurtubise.com

MICHEL NOËL

LA LIGNE DE TRAPPE



Extrait de la publication



Ligne de trappe : sentier que les trappeurs tracent et entretiennent en forêt, et le long duquel ils posent leurs pièges l'hiver.

1

UN CRASH

CLANG! CLANG! CLANG! Ce maudit bruit d'enfer me tire d'une profonde torpeur et me ramène brutalement sur terre. Le vent hurle comme un déchaîné et, en moi, la colère gronde. Je suis furieux, je déteste le bruit. Depuis que je suis tout petit, j'ai une sainte horreur du bruit.

CLANG! CLANG! CLANG! Ça cogne de plus en plus fort à mesure que je reprends mes esprits. On dirait mon grand-père forgeron en train de marteler, à grands coups de masse, une tige de fer blanchie au feu de la forge. Il s'élançe, lève le bras bien au-dessus de sa tête et le rabat sur l'enclume. HAN! HAN! Le métal s'aplatit, éclate en mille étincelles, comme un feu d'artifice. HAN! HAN!

La neige entassée dans mes bottes gèle mes chevilles. Les branches qui se sont accrochées à mon anorak me griffent la figure. J'ai froid aux pieds et aux

poignets, mais je suis vivant, bel et bien vivant et tout d'une pièce! Une douleur aiguë, brûlante, me barre le front, tandis que j'essaie péniblement de me redresser. Ma tête pèse une tonne et j'ai un goût âcre de sang dans la bouche. J'ai probablement saigné du nez, car des glaçons de sang gelé raidissent ma moustache. Mais je suis vivant! J'entends ce satané vent qui hurle comme une meute de loups affamés. Et cette maudite tôle claque, claque, claque...

Il me semble avoir déjà souffert de ce mal de tête et de cette désagréable sensation d'étourdissement. Ça me revient peu à peu. C'était en patinant sur le grand lac Cabonga. Je chaussais des patins usés, trop grands pour moi. J'ai glissé dans une fissure, perdu pied et basculé dans le vide, les quatre fers en l'air. Ma nuque a tapé dur sur la surface vive, solide. Ah! Mon crâne a craqué comme frappé par la foudre et le soleil a chaviré. J'ai senti des ondes profondes me traverser le corps et courir dans ma tête soudain très lourde, tandis que mon sang chaud dégoulinait sur la neige et s'infiltrait dans la glace noire.

Tu parles d'une histoire! Voilà la première réflexion que je me suis faite. La première réflexion lucide. Quand je me trouve dans une situation extraordinaire, c'est ce que je me dis intérieurement: «Tu parles d'une histoire!» Ça me donne du recul, ça me permet de refaire surface et de juger les événements. Mais là, avec ce bruit infernal qui m'irrite, je sens des sueurs chaudes couler dans mon dos. CLANG! CLANG! CLANG! Je crache une épaisse salive au goût de sang et de sapinage.

Soudain, je pense au pilote. Où est-il? La Française? Aurèle? L'Écossais? Une foule de questions se bousculent tout à coup. Suis-je le seul survivant? Non! Ce n'est pas possible! Autour de moi, pourtant, il n'y a que le froid qui mord, la neige qui brûle, le vent qui hurle et les branches qui m'emprisonnent. La nuit est noire, opaque. Enfoncé dans la neige, je ne vois rien, j'écoute. Mais à part mes oreilles qui bourdonnent, je n'entends rien. C'est l'absence totale, un trou sombre dans la tempête qui fait rage.

Il me vient une folle envie de crier, mais crier quoi? «Au secours»? Ma

langue est épaisse, rude, et je n'arrive pas à crier. De toute façon, je ne trouve rien à dire. Je me sens comme un intrus, perdu dans une maison hostile, hantée, une de ces vieilles demeures anglaises, battues par le vent et la mer, que l'on voit dans les films d'horreur.

En tâtonnant, je suis parvenu à me libérer peu à peu des branches qui me retenaient comme dans un filet. Je sors péniblement de ma prison. Tous les os, tous les muscles me font mal, comme si on m'avait roué de coups. Mes yeux s'habituent graduellement à l'environnement. J'étais assis à la droite du pilote. Il devrait donc se trouver quelque part à ma gauche. À quatre pattes, comme un chien qui flaire une piste, je cherche dans la neige. Je suis forcé de m'arrêter souvent, à cause de la douleur ou des branches enchevêtrées qui gênent mes mouvements. Je dois délirer, car il me semble entrevoir des formes mouvantes qui me fixent de leurs yeux lumineux avant de disparaître dans la poudrerie.

Combien de temps avons-nous été ballottés, secoués dans les airs ? Je n'en sais rien. Je ne pensais qu'à une chose :

me cramponner à mon siège. Je n'ai rien vu venir. Tout semblait opaque... ou plutôt blanc... je ne sais plus. Nous étions tous des fantômes. Ce dont je me souviens, ce sont les pétarades du moteur qui me cassaient les oreilles. Et puis soudain, le silence absolu quand le moteur s'est arrêté. Un silence léger, mince, impressionnant.

Oui! Je me souviens maintenant! Il faisait noir, horriblement noir. Il y a eu ce moment de répit, probablement ce que l'on appelle une seconde d'éternité, avant l'écrasement. Je revis cet instant intensément, dans mes tripes, dans mon ventre. J'ai le cœur comme... un cerf-volant qui manque de vent. Je sens l'avion suspendu dans le vide, au bord d'un précipice. J'entends une voix, celle de McAllister, l'Écossais. Il « casse » le français et jure sans cesse en anglais. Je pense qu'il a juré: *Goddam!* ou quelque chose de ce genre.

La fille n'a rien dit, sinon je m'en souviendrais. Elle avait les yeux fermés dur, les dents serrées. Quant à Aurèle, je ne sais pas. Il a dû réciter son acte de contrition et demander au bon Dieu de

lui pardonner les péchés auxquels il a rêvé toute sa vie, mais qu'il n'a jamais osé commettre. Le pilote, lui, ne s'est jamais avoué vaincu. Jamais! Il a été un grand capitaine! Il a tout fait pour remettre le moteur en marche, redresser le *Beaver**. Il donnait de grands coups de pied sur les pédales et martelait en vain le tableau de bord éteint: BANG! BANG!

Je me suis arc-bouté en calant mes deux pieds au plancher, une main à plat sur les cadrans du tableau de bord, vide comme un ciel sans lune et sans étoiles, et l'autre arrimée à l'armature de mon siège. L'avion s'est mis à glisser sur son aile droite. Le vent sifflait. Tout cela m'a paru long, trop long. Je n'arrêtais pas de me répéter: « Bon Dieu de bon Dieu, que ça arrive et vite! » Je n'en pouvais plus d'attendre dans le néant, de ne rien voir. J'avais l'impression d'être au cirque, assis dans une grande roue emballée, qui tournait, tournait, tournait comme une folle à la dérive...

* Petit avion de brousse.

LES SURVIVANTS

Un petit jour blafard s'est installé sans que je m'en rende compte. Il a d'abord dégagé la cime élancée des épinettes noires avant de descendre au sol en traçant le contour arrondi des roches et des touffes de broussailles. Le vent se calme toujours au petit matin, comme pour reprendre son souffle.

Je continue de tâtonner en aveugle, guidé instinctivement par les CLANG! CLANG! en écho comme un sonar. Soudain, je m'arrête net, le cœur dans la gorge. Je tâte à nouveau, avec d'infinies précautions. Je crois avoir senti un corps mou sous ma main gauche, comme le corps d'un oiseau mort. J'enlève ma grosse mitaine pour en être bien certain. Oui! C'est bien un corps, celui de la fille, la Française. Je perçois la douceur du molleton de son anorak. Je reconnais aussi son parfum.

À l'aéroport de Dorval, elle était arrivée peu de temps après moi, au poste de départ numéro 8 de Nordair. J'étais déjà installé confortablement dans un coin. Je n'avais qu'à lever le nez au-dessus de mon journal pour voir le va-et-vient des passagers et saluer les Inuits qui rentraient chez eux, chargés de sacs et de colis multicolores. Les hôtesses de l'air, les fonctionnaires et les voyageurs nordiques se connaissent tous, au moins de vue.

— C'est bien ici, le satellite 8, le prochain départ pour Kuujuaq*? a-t-elle demandé, en prononçant le « kuu » comme un « q ».

J'ai tout de suite pensé: «Ouaouh! Une Française à bord!» C'est rare, mais pas vraiment surprenant. Le Nunavik** est cosmopolite. On y rencontre des gens de tous les pays attirés par la vie nordique, l'aventure, les Inuits, le travail, les gros salaires. Mais une femme comme celle-là, en tout cas, ça ne se voit pas tous les jours. Je l'ai détaillée: petite, les

* Village nordique, dans la baie d'Ungava.

** Nom de la région nordique du Québec, qui signifie « la terre que nous habitons ».

épaules carrées, une épaisse chevelure noire, frisée. Elle avait un air déterminé, téméraire, avec son nez retroussé. Elle portait un anorak rouge, flambant neuf, «made in Dorval», qui lui allait bien.

— Vous allez jusqu'à Aupaluk* ? a demandé la préposée.

— Oui.

— Alors vous transférez sur Air Inuit à Kuujuaq.

— Merci.

Ainsi donc, nous allions tous les deux à Aupaluk. Elle était probablement infirmière ou institutrice. Elle m'intriguait. Elle a enlevé son anorak. C'était bien une Européenne, car les Européens passent leur temps à enlever et à remettre leur manteau. Dans le Nord, on met son parka le matin et on l'enlève le soir. Elle s'habituerait. Elle était belle à voir, moulée dans son épais chandail de laine grise. Je devinais ses formes rondes, mûres.

— Mademoiselle! Hé! Mademoiselle!

Son parfum délicat m'effleure brièvement: une odeur de mûre sauvage qui se

* Village nordique du Québec.

perd aussitôt, emportée par le vent. Je la soulève avec précaution, impressionné et ému par ce corps inerte de femme dans mes bras. Je n'ose pas la secouer ni la bousculer tandis que je répète avec inquiétude :

— Mademoiselle ?

— Oh ! Oh ! Oh ! Oh ! mon dos. J'ai mal au dos.

Elle est vivante ! Mais dans quel état ? Je soulève sa tête. Je vois à peine son visage enfoui dans son capuchon bordé de longs poils de renard. Je me rappelle qu'il faisait froid dans l'avion, c'est pourquoi nous étions tous emmitouflés dans nos vêtements. Je la vois de mieux en mieux maintenant, et tandis que je l'aide à s'asseoir, elle gémit de douleur.

— Ça ne va pas ?

— Je ne sais pas, répond-elle d'un seul souffle. J'ai mal des pieds à la tête... mais je n'ai rien de cassé... Je pense que ça ira... Qu'est-il arrivé ? Où sommes-nous ?

Je n'ai pas le temps de lui répondre. Des crissements dans la neige se font entendre. D'un même élan, nous levons la tête. Devant nous, les branches

s'agitent. Deux bras battent l'air à la manière d'une perdrix qui sort de son trou dans la neige. Le pilote? Aurèle? Non, c'est McAllister, l'Écossais, qui surgit et gesticule. Je le vois distinctement dans l'aube laiteuse. Il paraît très énervé et crie d'une voix rauque, angoissée:

— Aurèle? Aurèle? *Where are you, God-damned?* T'es où, Aurèle?

Je me souviens avoir souvent croisé Aurèle et McAllister à l'aéroport international de Dorval ou dans des petits aéroports nordiques. Ils travaillent tous les deux pour la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ce sont deux inséparables. C'est sans doute pourquoi on les appelle «les deux larrons». Ils font l'inventaire et la comptabilité de chacun des magasins de la compagnie. McAllister est un homme mystérieux qui parle beaucoup, mais jamais de lui-même. Certains racontent qu'il a déjà travaillé dans les mines, en Écosse. Un jour, écœuré, il serait parti faire la fête à Londres avec la paye des mineurs. Un mois plus tard, criblé de

dettes et poursuivi par la police, il se serait embarqué clandestinement sur un bateau de la H.B.C*. Mais ce n'est qu'une rumeur...

— Aurèle, *Goddam! Where are you?*** hurle-t-il à pleins poumons.

— Au secours! Au secours! Aidez-moi! J'ai mal...

La voix d'Aurèle nous parvient faiblement. Nous nous traînons tous les trois péniblement, à quatre pattes dans les broussailles. Aurèle est effondré au pied d'un gros arbre pelé, déchiqueté. En l'apercevant, tordu par la douleur, nous en oublions nos propres souffrances. Aurèle agrippe McAllister :

— Ça fait des heures que j'appelle! Des heures et des heures! gémit-il, exaspéré et tendu. J'ai fini par croire que j'étais tout seul et que vous étiez tous morts. Ce qui nous arrive est terrible, terrible! Ah! je suis content de vous voir! Mais je ne peux plus bouger! J'ai mal! Très mal!

* Hudson Bay Company ou Compagnie de la Baie d'Hudson, fondée en 1670, la plus ancienne compagnie en Amérique du Nord.

** Maudit! Où es-tu?

Mais je suis content de vous voir ! Ah ! Je ne sens plus ma jambe !

Il serre sa jambe gauche entre ses mains. Son survêtement d'hiver est déchiré au genou. Une tache épaisse et sombre, comme de l'encre sur un papier buvard, imbibe le tissu de son pantalon. Il a déjà perdu beaucoup de sang et répète :

— Seigneur ! Ah ! Seigneur ! Quelle catastrophe ! Je n'en reviens pas !

La Française est la première à réagir :

— Ne vous en faites pas, dit-elle, ça va aller maintenant que nous sommes là. Nous allons vous installer confortablement.

Sa voix se fait douce, rassurante. À nous trois, nous le soulevons avec précaution, dégageons les branches autour de lui et l'appuyons contre le tronc de l'arbre. De toute évidence, sa jambe est en très mauvais état. La Française a mal au dos et McAllister clopine. Quant à moi, j'ai encore la tête lourde et au moindre effort, je vois des étoiles. Mais, par miracle, nous sommes tous vivants et dans un bien meilleur état qu'Aurèle.

Pauvre Aurèle! Je me souviens d'un jour où je l'avais rencontré, par hasard, dans un restaurant chinois de la rue Saint-Laurent, à Montréal. Le restaurant Hong-Kong. Il était en compagnie de sa femme et de ses deux filles, toutes deux dans la vingtaine. C'étaient de grandes filles minces, pas très belles, sèches comme leur mère. Visiblement surpris par cette rencontre imprévue, Aurèle s'était levé et m'avait présenté maladroitement à sa famille. À ma grande surprise, il bégayait tellement qu'il en était incompréhensible. Dans le Nord pourtant, Aurèle a la réputation d'être un boute-en-train, un gars avec de la répartie, toujours une blague à raconter, un frondeur...

Les voix de mes compagnons me ramènent brusquement à la réalité. Notre pilote est le seul qui manque à l'appel. Il faut le retrouver. Mais d'abord, il faut trouver un endroit à l'abri du vent afin d'allumer un feu, avant de geler tout rond. Le froid nous tient sur le qui-vive. C'est toujours le matin, à la barre

du jour, qu'il est le plus intense, le plus redoutable. Le froid est impitoyable. Il tue sournoisement, sans que l'on s'en rende compte. Il endort ses victimes, les rend insouciantes et crée même l'illusion de bien-être.

L'arbre sur lequel nous avons appuyé Aurèle, une épinette, est cassé à deux mètres de hauteur. C'est là que nous avons décidé de nous installer. Il y fait moins froid, car les longues branches touffues forment un toit en pente et nous protègent du vent. Nous nous mettons à l'œuvre, tous les trois, et agrandissons l'espace autour d'Aurèle. Nous bouchons les trous avec des branches, ramassant au passage tout ce qui peut brûler. De nombreuses branches mortes, sèches, jonchent le sol ou sont encore accrochées au tronc de l'arbre. J'entasse le bois et craque une allumette. Le feu fait aussitôt crépiter les brindilles résineuses. La petite flamme vacille, hésite, fume, saute d'une brindille à l'autre, se multiplie, grimpe et s'attaque finalement aux plus grosses branches.

McAllister s'est installé auprès de son compagnon de travail. La Française et